

Repères

La France a rétabli ses contrôles aux frontières en 2015 en raison d'une "menace terroriste persistante". Les forces de l'ordre déployées à la frontière avec l'Italie s'attellent surtout à empêcher les migrants de traverser les Alpes. Notre reportage, en trois parties, a pour objectif d'éclairer la pression à laquelle font face les bénévoles et militants, le parcours des migrants et les pratiques des forces de l'ordre. Il a été réalisé grâce au soutien du Fonds pour le journalisme.

Fonds pour le journalisme

Tranches de vies transfrontières

Reportage Sabine Verhest
Envoyée spéciale en France et en Italie

Chacun son histoire, chacun son chemin. "Il fallait que je parte, j'ai vécu quelque chose que je voulais oublier." Issa ☹, un maillot de basketteur sur le dos, aura 16 ans le 13 août. Quand il sourit, il dévoile des dents de la chance. Assis sur une chaise à l'arrière du Refuge solidaire de Briançon, dans les Hautes-Alpes, en France, il s'excuse presque de ne pas en dire plus sur la vie qu'il a quittée en Côte d'Ivoire. "Mais vous savez, madame, ce que j'ai vécu, c'est difficile à partager. Je ne retournerai jamais là-bas."

Seydou ☹, lui, raconte. Trentenaire, papa d'un garçon de sept ans, il habitait à Yopougon, un quartier d'Abidjan, "infesté de microbes". Les "microbes", ce sont ces adolescents qui prospèrent en terrorisant la population. "Ils étaient en train d'agresser une fille et je me suis interposé mais, après, ils sont venus à sept chez moi avec des gourdins. Leur objectif était d'en finir." Ils l'ont emmené, attaché, ils lui ont fait subir des sévices sexuels, l'ont photographié. "Une abomination." Son regard se perd. Il reprend. "Quelqu'un est allé chercher ma mère. Elle s'est couchée sur moi, de tout son long. Elle leur a dit: 'si vous voulez le tuer, tuez-moi d'abord'. Ils lui ont répondu qu'elle avait sauvé son fils aujourd'hui mais qu'elle n'aurait pas d'autre occasion. Je suis parti, c'était le 27 juillet 2016."

Et puis, un jour, le bateau

Seydou a traversé le Mali, le Burkina Faso, le Niger pour se rendre en Algérie – il connaît les dates par cœur. "Le désert, je l'ai traversé de façon inhumaine."

Saute-frontière (2/3)

GRAND ANGLE

- Ils ont fui leur pays, chacun avec son histoire et ses raisons.
- En Italie comme en France, ils ont pu trouver de l'aide sur leur passage.
- Ces migrants ont accepté de nous raconter quelques moments de leur vie.

Une dizaine de personnes accrochées à un pick-up roulant à tombeau ouvert. "Si tu tombais, tu mourais." Les passeurs ne font pas demi-tour.

En Algérie, Seydou a trouvé du travail. Aminata ☹, coiffeuse ivoirienne d'une trentaine d'années, y a transité également. Mais elle, qui a perdu son père "d'une balle dans la tête, pouf", et fui un mari violent, dit y avoir échappé de peu à la prostitution. "On m'a tout pris, mon argent, mes papiers. J'ai été mise dans un camion, on était sept ou huit filles, on a été vendues à un Libyen. Je me suis enfuie. Mais dans ce pays, on t'arrête, on te tape, on te... je ne peux pas expliquer... On appelle ta famille, tes amis pour qu'ils envoient de l'argent. Gloire à dieu, ma meilleure amie l'a fait, au quatrième appel." Elle marque un temps d'arrêt. Il s'est passé tant de choses. "Un gardien m'a dit que si je couchais avec lui, il me trouverait un bateau. Je n'avais plus rien de toute façon. Il a tenu parole."

Aminata a traversé la Méditerranée, comme Seydou, qui se trouvait bien en Algérie mais redoutait d'être refoulé, et le jeune Issa. "Je suis parti comme si je glissais, comme la vie m'est venue, comme s'il fallait y aller", raconte l'adolescent. "Cette traversée, c'était terrible", souffle Seydou. Eux trois ont malgré tout eu de la chance, ils ont été récupérés par les garde-côtes italiens et débarqués à Lampedusa pour l'un, en Sicile pour les deux autres.

Issa, mineur isolé, a été pris en charge par les autorités italiennes. "J'étais bien logé, bien nourri, mais ma vie n'allait pas de l'avant. Il n'y a pas de formation, pas de possibilité d'apprendre un travail. On t'empêche de devenir quelqu'un et de vivre heureux. Les opératrices qui s'occupaient de moi me comprenaient, elles m'ont dit que l'Italie n'était pas un pays pour les mineurs."

Alors, après un an, Issa est reparti. Direction la France.

Dans l'entonnoir de Vintimille

Ils sont nombreux, les migrants, à vouloir poursuivre leur route vers l'ouest ou le nord de l'Europe. Mais, si la frontière Schengen est ouverte avec la Suisse notamment, la France, elle, a rétabli ses contrôles en 2015, créant un entonnoir à Vintimille en Italie. Cette jolie petite ville côtière se trouve sur une voie migratoire depuis bien longtemps; elle a notamment vu passer des Tunisiens en 2011. "Mais on n'a jamais connu une situation pareille en termes de durée et de nombre de personnes concernées", constate Maurizio Marmo, directeur de Caritas Vintimille – San Remo. "Au moins 20 000 personnes passent chaque année dans cette ville qui compte 25 000 habitants."

Pour faire face à une situation de plus en plus compliquée, la préfecture a ouvert, hors de la ville, un centre d'accueil de la Croix-Rouge. Mais "il est surveillé par la police et, quand tu arrives du Soudan ou d'Erythrée, la police, ça fait peur", explique Serena, qui travaille elle aussi pour l'organisation catholique. Ils sont d'autant plus échaudés que, pour des raisons de sécurité, on y prend leurs empreintes digitales. Dès lors, si près de 500 personnes s'y trouvent, notamment des familles, des dizaines de personnes préfèrent dormir dehors, sous un pont routier.

Installée le long de la voie ferrée, Caritas offre le repas du matin, distribue des vêtements et propose des consultations médicales. Pour faire taire les critiques, voire les menaces, dans une ville qui vote aujourd'hui à 30 % pour La Ligue de Matteo Salvini, il lui faut constamment rappeler, chiffres à l'appui, que Caritas continue à aider les Italiens vulnérables. "Il y a de l'hostilité, reconnaît Serena. On nous reproche d'être le problème. Mais les migrants sont là de toute façon!" Maurizio Marmo l'affirme, "ce n'est pas l'accueil qui fait appel d'air, c'est le blocage de la frontière qui ralentit leur voyage, le rend plus dangereux et plus cher. Je suis convaincu que mieux on accueillera les migrants, mieux la ville pourra vivre cette situation."

C'est ce que pensent également ces jeunes qui descendent de Sospel, en France, pour servir le repas sur le parking en face du cimetière de Vintimille, sous le regard des policiers et carabiniers. Richard "Pak" Lavigny, qui a pris en charge une épicerie solidaire de l'association Roya citoyenne et leur fournit les denrées, les surnomme les "Vikings" – "parce que beaucoup sont blonds aux yeux bleus" – mais eux se sont baptisés Keshia Niya. "Nous ne sommes pas une organisation ni une association, juste des gens qui vont et viennent pour aider", explique Lotte, une Allemande, les mains dans une salade de légumes. Ce jour-là, ils n'ont servi que 70 repas. "On a moins de gens en ce moment, parce que beaucoup ont été déportés vers le sud de l'Italie."

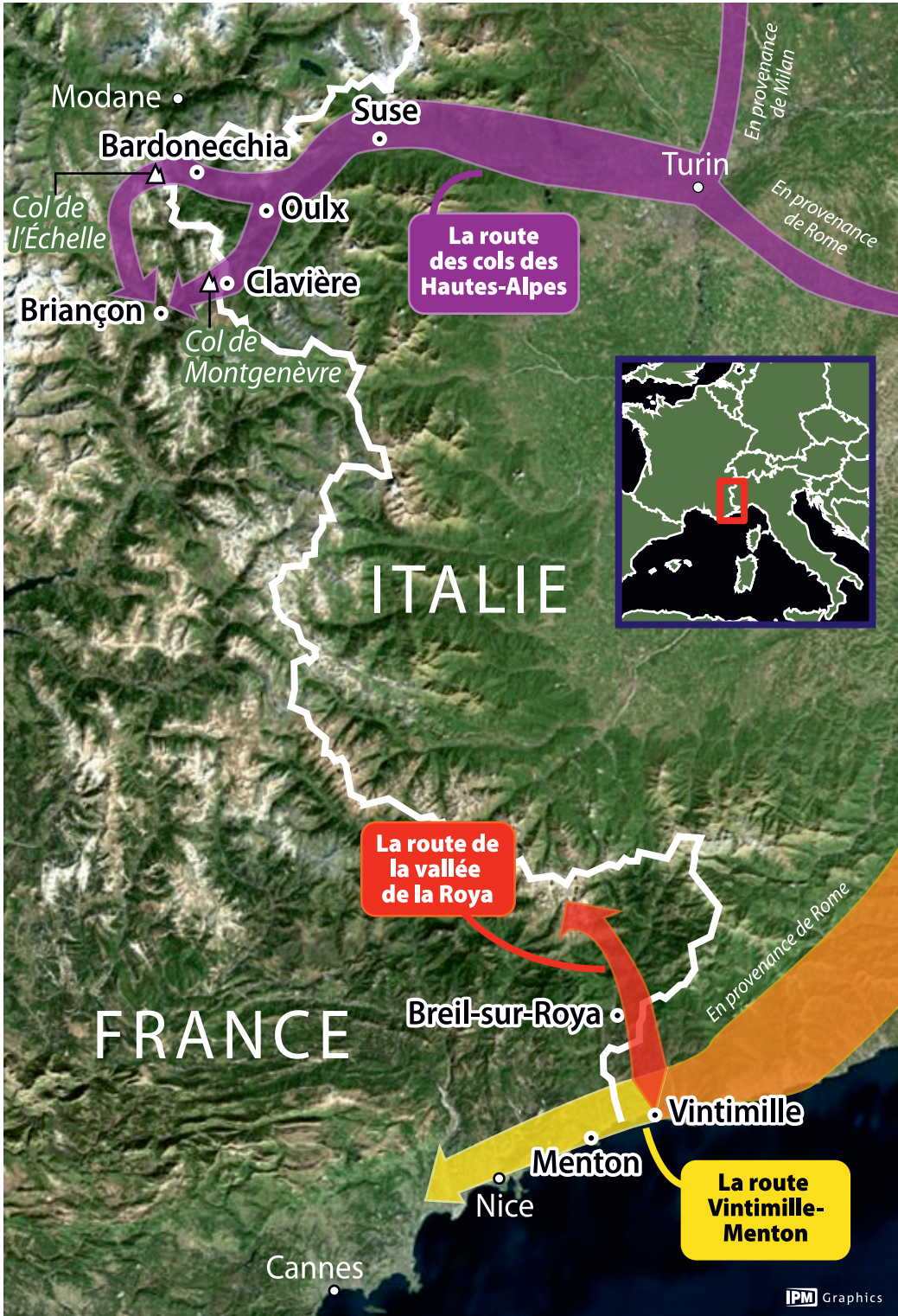
Régulièrement, en effet, un bus vient les cueillir en ville. Il passe par le poste-frontière de Menton, embarque les migrants tout juste refoulés de France, fait un tour dans Vintimille et, une fois rempli, prend la route vers des hotspots. D'où ils finissent en général par remonter en quelques jours. Ibrahim ☹, tout jeune soudanais, est fatigué de tout ça. Et "triste". Il a mis cinq jours pour revenir de Crotone.

Au pied des Alpes

A Vintimille, la majorité des migrants actuellement de passage sont, comme lui, originaires de l'Est de l'Afrique, essentiellement des deux Soudan et d'Erythrée. Ils fuient les conflits, et l'extrême pauvreté qui en découle, les répressions, la dictature. La plupart obtiennent en général une protection internationale en Europe.

Ceux qui tentent plutôt leur chance par le val de Suse, via Turin, sont surtout ouest-africains – guinéens ou ivoiriens –, comme Issa, Seydou et Aminata.

La station italienne de Bardonecchia s'étend au pied d'une pente vertigineuse, qui mène au col de l'Echelle et à la France par une route particulièrement étroite et sinueuse. La souffrance des migrants, qui ont emprunté cette voie cet hiver, n'a pas laissé les autorités



indifférentes. Elles ont mis en place un projet pour les convaincre de rester en Italie plutôt que de risquer leur vie en montagne (quand ce n'est pas dans le tunnel du Fréjus vers Modane). Beaucoup n'ont jamais vu la neige, ignorent tout des avalanches et envisagent l'ascension sous-équipés. Google Maps, avec lequel ils se guident, n'est de surcroît pas très explicite sur les dénivelées... Mais, sur les 1 500 personnes passées par ici entre février et mai, une centaine seulement ont décidé de rester. Elles ne voient tout simplement pas leur avenir en Italie. "Travailler six jours sur sept dans un champ pour 700 euros, non", décrète Fodé ☹, un étudiant guinéen rencontré à Briançon. "C'est un pays raciste", embraie Abdoulaye ☹, un adolescent ivoirien, en écho à d'autres jeunes passés comme lui par l'Italie.

Cet été, dans les Hautes-Alpes, les migrants traversent surtout par le col de Montgenèvre. Ici, comme à Vintimille, les passeurs cherchent à se faire de l'argent sur leur dos – des infos, des transports, tout est monnayable. De Turin à Clavière via Oulx, ils extorquent

1 00 à 350 euros à leurs victimes pour un trajet de train et de bus qui devrait leur coûter moins de 10 euros.

Avec l'aide de Jésus et des maraudeurs

Il est passé midi, en ce jour de juillet, quand le bus Resalp en dépose une poignée devant l'église de Clavière, le village sis tout près de la frontière. La petite troupe descend le long de l'édifice pour pénétrer Chez Jésus, une salle paroissiale autogérée où l'on croise des militants No Border. Une jeune femme s'est attelée à préparer des beignets de courgettes. Des tentes ont été plantées dans le jardin, quelques vêtements séchent au soleil, un kicker attend des joueurs. Alentour, un télé-siège grimpe entre les conifères et un 18 trous franco-italien, que contournent les migrants le soir venu, s'étend par-delà la frontière jusqu'à Montgenèvre.

Le squat, ouvert aux premiers jours d'un printemps

Lire la suite en page 16



SABINE VERHEST

Petite pause détente au Refuge solidaire de Briançon avant de reprendre la route.

Suite des pages 14 et 15

encore très enneigé, permet aux migrants de se poser, de s'équiper et de s'informer avant l'aventure qui les attend jusqu'à Briançon – sans déboursier 200 à 300 euros pour un passeur. C'est là aussi qu'ils échouent quand la police française les refoule, avant de retenter leur chance. On n'en saura pas beaucoup plus, on n'aime pas trop se dévoiler aux journalistes par ici.

Quand même, *"je ne m'attendais pas à ce que ce soit si dur. On a traversé la Méditerranée, la Libye, on se dit que ce n'est pas une montagne qui va nous arrêter mais cette frontière, en fait, tu ne la passes pas tranquillement"*, soupire Abdoulaye, affalé sur une chaise. *"Entre la France et la Belgique, c'est comme ça aussi ?"* Parce que là, avec un vague petit plan dessiné de quelques flèches et traits sinueux, il a erré 14 heures en montagne, avant d'atteindre Briançon.

C'est pour aider ceux qui se perdent, qui se mettent en danger, qui sont traqués par les forces de l'ordre que des citoyens de la région sillonnent les pentes françaises. L'hiver dernier s'est révélé particulièrement rude dans les Alpes et les accidents auraient été vraisemblablement bien plus nombreux sans l'aide apportée par des montagnards, *"marins sans bateau"*, pour lesquels il est insupportable que de tels *"naufrages"* puissent aussi se produire à leur porte, disent-ils. Parmi eux, il y a Marcel Deglane, ancien éducateur et *"soixante-huitard"*, qui maraude à VTT. *"Dès qu'on les voit passer la frontière, on les approche, on leur donne des victuailles, on leur indique la voie la plus facile, parfois on les accompagne un bout de chemin."* Il lui est ar-

rivé aussi de redescendre des migrants en voiture, comme des auto-stoppeurs, pour leur épargner un périple qu'ils entreprennent parfois *"en tongs"*.

Escalier briançonnaise

Les migrants savent tous qu'à Briançon, c'est au 37 rue Pasteur qu'ils doivent se rendre pour trouver un toit, de la nourriture, des soins et des conseils. Là, ils sont accueillis au Refuge solidaire, que la Communauté de communes a mis à disposition d'un collectif d'aidants. En un an, *"près de 5 000 personnes, dont 60 % de mineurs"*, sont passées par cette ancienne caserne de CRS où les forces de l'ordre n'entrent pas, indique Pauline Rey, une jeune femme de la région venue y donner de son temps. *"On a calculé que, pour faire fonctionner le Refuge, il nous fallait huit à dix équivalents temps plein !"* Parmi les bénévoles, Lamine, Abou, Barry et Sangaré, quatre Africains, dorment sur place, ils *"apportent une aide précieuse"* et gèrent l'accueil de nuit.

Certains migrants, en attendant leurs papiers, reviennent se poser à Briançon, dans des familles, dans un centre d'accueil de demandeurs d'asile ou Chez Marcel, un squat autogéré. Mais la plupart reprennent la route – les mineurs sont pris en charge par les autorités françaises, les majeurs montent dans un train ou dans un bus vers d'autres ciels. Ceux qui, depuis Vintimille, ont déjoué les forces de l'ordre pour atteindre un abri dans la vallée de la

Roya se trouvent dans une situation pour le moins étrange : après avoir été pourchassés, ils se voient délivrer, avec l'aide de l'association Roya citoyenne, l'autorisation de se rendre sans encombre à Nice pour y déposer une demande d'asile.

"En général, les Erythréens poursuivent plutôt vers l'Allemagne ou les Pays-Bas, et les Soudanais vers le Royaume-Uni. Les Ouest-Africains restent en France", remarque Maurizio Marmo. Seydou a intro-

duit sa demande à Marseille, sans vraiment se faire d'illusion. *"Soit on va me dire qu'il n'y a pas de guerre en Côte d'Ivoire, soit on va me renvoyer en Italie où l'on a pris mes empreintes digitales lorsque j'ai débarqué du bateau et où je n'ai pas envie de retourner. Je suis en colère contre ce règlement de Dublin"*, qui détermine l'Etat membre de l'Union européenne responsable d'une demande d'asile. Du coup, *"je pense m'engager dans la Légion étrangère, c'est ma seule solution de survie"*. Issa, lui, est parti pour Nîmes où il espère que les services d'Aide à l'enfance lui permettront d'entamer une formation. Abdoulaye pensait poser son sac à Liège, où on lui a dit que les gens étaient *"bien"*. Quant à Aminata, elle a pris un train pour Paris, où elle a *"des connaissances"*. Surtout, elle aimerait en avoir le cœur net, après la Libye, *"savoir si je suis malade ou enceinte"*...

Chacun son chemin, chacun son histoire.

"On a traversé la Méditerranée, la Libye, on se dit que ce n'est pas une montagne qui va nous arrêter."

Abdoulaye
Jeune migrant ivoirien

→ (*) Les prénoms des personnes interrogées ont été modifiés par souci de préserver leur anonymat.